



Bagages et cavaliers, les chevaux portent tout. Avant les passages à gué, on resserre les sangles soigneusement : même quand on a quatre pattes, garder son équilibre n'est pas évident.

été austral, par 41 degrés de latitude, le temps est plaisant, la nature accueillante : par ces profondes vallées, on peut traverser les Andes sans s'élever à plus de quelques centaines de mètres d'altitude. Le dépaysement, pourtant, est total, l'impression d'être dans un autre monde, préservé, sorti de la machine à remonter le temps.

Pour une raison toute simple, mais fondamentale : on est au-delà du bout de la route. Dans un univers où le cheval n'est pas un hobby ou un sport, mais le seul moyen de se déplacer autrement qu'à pied. Faire ses courses (cinq heures dans chaque sens et à bonne allure jusqu'au plus proche village, cela réduit fortement l'appétit de consommation), conduire les enfants à l'école (ils sont, forcément, en pension, dès la première classe), voter pour élire un nouveau président (une présidente en l'occurrence, Michelle Bachelet, centre gauche, fin 2005).

La règle est donc l'autosuffisance : on construit sa maison et la plupart de ses meubles avec le bois qui pousse à côté, on élève ses chevaux, on sème son avoine, on mange ses moutons, ses légumes et sa confiture de lait. Tout, du coup, prend un goût incomparable, et une modeste salade de carottes vous envoie au septième ciel, au paradis des saveurs d'antan. Mais tout, malgré les apparences, n'est pas facile pour autant. Sur le chemin, quelques discrètes petites croix blanches attestent que des malades, jadis, n'ont pas supporté le voyage

à cheval vers le village et les soins, et sont morts en route. Aujourd'hui, bien sûr, pour les urgences, il y a la radio et l'hélicoptère. Ou l'avion, qui présente quelques autres avantages – celui, par exemple, de transporter une caisse du vin que l'on boit ce soir.

C'est le «voisin» qui l'a apportée dans son petit avion, et Cathy Duthell, notre guide, l'énergique et adorable Franco-Argentine qui organise depuis plus de dix ans des randonnées équestres en ces confins du Chili et de l'Argentine, est passée la prendre chez lui, à cheval bien entendu. Ce voisin est l'administrateur de l'un des domaines d'un person-

Mais ce passionné d'«écologie profonde» en a constitué l'essentiel en réserve naturelle (350000 ha). Et, sur une partie du reste, il se livre à des expériences d'agriculture biologique. Ici, dans la vallée du Ventisquero, il fait planter des cerisiers, avec l'idée de déshydrater les fruits sur place avant de les vendre, entre autres, aux chocolatiers. Le spectacle laisse songeur : dans un domaine tenu avec le plus grand soin, des hommes ramassent du foin qu'ils chargent sur une charrette. Le foin, destiné aux chevaux et aux vaches, est ensuite tassé en ballots dans une antique machine à bras.

On est dans un univers où le cheval n'est pas un hobby ou un sport, mais le seul moyen de se déplacer autrement qu'à pied

nage illustre au Chili : Douglas Tompkins. Un riche Américain qui, fortune faite avec les vêtements Esprit et North Face, a acquis en une quinzaine d'années une impressionnante quantité de terres (au bas mot 400000 ha), suffisamment pour couper le territoire chilien de la frontière argentine au rivage du Pacifique, et assez pour nourrir chez certains Chiliens les plus noirs soupçons.

Les jeunes cerisiers sont soigneusement irrigués. Et quelques poignées de cerises sont en train de perdre leur eau dans un séchoir artisanal, étroitement inspiré des séchoirs à marijuana d'Amérique centrale. A deux pas d'un pré tout en longueur : la piste d'atterrissage, qui permet aux avions d'emporter les cerises... Fantaisie d'hurle-berlu riche ou expérience novatrice ?

En tout cas, Tompkins, tombé amoureux à la fin des années 1980 de cette région du Chili, a ressenti l'urgence qu'il y avait à la préserver. Car le « progrès » arrive, inexorablement, à coups de bulldozer et de niveleuse : la route avance, kilomètre après kilomètre. Une route encore bien rustique, non revêtue, mais une route quand même, qui change tout. Et, accessoirement, contraint Cathy à modifier ses itinéraires, pour fuir ce ruban de civilisation motorisée, à pénétrer plus profondément dans les vallées, à errer entre des lacs encore à peu près isolés de tout. A faire étape chez les amis, Bernardita et Tito, mais aussi Eliana et Rainer, l'Allemand qui a construit sa maison sur un escarpement qui domine un coude du Puelo, avec, de la fenêtre de sa chambre, une vue qui démontre l'existence de Dieu.

Et puis, toujours, et quel que soit l'itinéraire, au bout de cette errance organisée, un lieu magique, l'île privée où s'est établie une dame douce, accueillante et distinguée – sa mère, Françoise Duthell, native de Ségur dans le Limousin, arrivée à Buenos Aires au début des années 1950. Trente ans plus tard, elle a éprouvé le besoin de s'éloigner du monde, et à fini par acquérir une ferme abandonnée avant de s'établir sur une petite île « déserte » au milieu du lac de Las Rocas. Et devenir « vraiment elle-même », travailler de ses mains (elle tisse la laine et la soie), construire une maison simple et raffinée où elle passe des hivers solitaires et des étés ponctués des visites de sa fille et de ses hôtes.

Une barque à rames, quelques meubles amenés en char à bœufs, des bougies pour s'éclairer : les débuts furent des plus rustiques. Aujourd'hui, il y a un bateau à moteur (le lac est vaste et les vents souvent vigoureux), des lampes alimentées par l'énergie solaire, mais toujours la même détermination à rester là, seule, en dépit des années qui passent, au milieu de l'eau et des montagnes. Et aussi la certitude que les choses, ici, « vont changer, et très rapidement ».

Déjà, à l'autre bout du lac, tout près de la frontière argentine, il y a ce Mexicain qui semble vouloir construire l'amorce d'une petite base touristique. Ailleurs, quelques petits malins qui ont eu des velléités d'exploitation industrielle des cyprès, l'arbre de base dans la région, bois noble dont on fait à peu près tout, maisons, meubles et clôtures, et que les locaux sont libres d'abattre pour leurs propres besoins. Plus en aval, où la route est déjà là, les parcs d'élevage du saumon apportent beaucoup d'argent mais transforment des lacs jusque-là à peu près vierges. Et puis il y a un projet de vaste bar-

rage sur le Puelo, où le holding espagnol Endesa, lui-même en voie d'absorption par encore plus grand que lui, a acquis des droits d'exploitation de l'eau. Que le barrage se fasse un jour, que la toute-puissance de l'économie globalisée s'invite dans ce coin perdu, et une bonne partie de la vallée (y compris la route actuellement en construction) sera submergée...

NAGER AVEC LES CHEVAUX

Bref, l'avenir n'est pas aussi limpide que les eaux du Lago Azul, où l'on peut se baigner avec son cheval, avec la curieuse sensation de nager au-dessus du corps de l'animal, plongé plus profondément dans l'eau. Alors, cet avenir, autant l'oublier, profiter du présent, de ces quelques journées dans un monde où le temps a bien voulu faire semblant de s'arrêter.

Rester ailleurs, hors du réel, ne penser à rien, ou à la beauté du monde pendant qu'on trotte sur ces braves petits chevaux que rien ne semble pouvoir arrêter. Jusqu'au moment où l'on arrive au poste frontière, une clairière en surplomb de la rivière, avec une barre de bois pour attacher les chevaux, à côté d'une piste d'atterrissage d'hélicoptère dessinée en cailloux blancs. Un coup de tampon sur le passeport, quelques kilomètres de no man's land, quelques derniers efforts pour les chevaux, et puis ce sera l'Argentine. Avec soudain, venus d'on ne sait où, une foule de promeneurs. Un bateau qui attend. Et, comme un tocsin, la première sonnerie d'un portable.



CARNET DE ROUTE

- Parrainée par **Cavaliers du monde** (tél. : 01-42-76-03-45. Site : [www.cavaliers-du-monde.com](http://www.cavaliers-du-monde.com)), la randonnée équestre dure **6 jours**, mais avec l'approche et le retour, il faut compter 11 jours.
- Très long vol **Paris-Santiago** avec escale à **Sao Paulo** ; une demi-journée pour visiter la capitale du Chili, qui n'est peut-être pas la plus belle ville du monde, mais qu'on découvre avec plaisir. Une nuit de repos bienvenu, et l'avion jusqu'à **Puerto Montt**, la **porte du Sud chilien**, simple bourgade devenue un centre économique en pleine expansion.
- Le lendemain, en minibus, on entre dans le vif du sujet, avec un paysage harmonieux ponctué de volcans enneigés, de lacs et de riches fermes. Nombreux signes d'une présence germanique, le gouvernement chilien ayant, entre les deux guerres, invité les Allemands à venir coloniser ces régions à peu près vides (les Indiens Mapuches avaient été préalablement chassés voire exterminés d'une manière à peine moins systématique que dans l'Argentine voisine). L'asphalte s'arrête, mais la route continue, entrecoupée de traversées en ferry de lacs majestueux.
- Arrivée au point de rencontre avec les chevaux et les *vaqueiros*, les guides locaux, avec chapeaux plats et cuissardes en peau de chèvre retournée. Les selles sont rustiques mais confortables, les chevaux, éprouvés et très fiables, pour la plupart d'origine **criollo**. Certaines étapes sont très longues, d'autres plus courtes, mais tous les **gîtes** – chez l'habitant – sont étonnamment confortables. L'essentiel de la randonnée se fait au pas ou au petit trot (assis), avec quelques rares mais joyeux *galopitos* : pourtant, les cavaliers débutants feront mieux de s'abstenir, ni leur dos ni leur derrière ne résisteraient à ce traitement. Tous les bagages sont transportés sur des chevaux de bât, et il y a un ou deux chevaux qui suivent en liberté, au cas où un remplacement serait nécessaire : cette absence totale de recours motorisé donne un charme supplémentaire à l'expédition.
- Les chevaux s'arrêtent à la **frontière argentine**, après quoi c'est à nouveau le bateau, la voiture jusqu'à Bariloche, station touristique sans grand intérêt mais au bord d'un beau lac, puis l'avion vers **Buenos Aires**, avec, pour finir en beauté, une nuit et une journée de visite pour humer l'atmosphère de cette ville passionnante.